Jacques LE BRUN, *Le Christ imaginaire au XVII^e siècle ; La chapelle de la rue Blomet*

Grénoble, Jérôme Millon, 2020, 224 p. ; Paris, Encre marine, 2021, 96 p.

Patrick C. Goujon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65004>

DOI : 10.4000/assr.65004

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 334-346

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Patrick C. Goujon, « Jacques LE BRUN, *Le Christ imaginaire au XVII^e siècle ; La chapelle de la rue Blomet* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65004> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65004>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Jacques LE BRUN, *Le Christ imaginaire au xvii^e siècle ; La chapelle de la rue Blomet*

Grénoble, Jérôme Millon, 2020, 224 p. ; Paris, Encre marine, 2021, 96 p.

Patrick C. Goujon

RÉFÉRENCE

Jacques LE BRUN, *Le Christ imaginaire au xvii^e siècle*. Grénoble, Jérôme Millon, 2020, 224 p.

Jacques LE BRUN, *La chapelle de la rue Blomet*. Paris, Encre marine, 2021, 96 p.

- 1 À lire ces deux ouvrages posthumes, prêts pour l'édition au moment de son décès en avril 2020, le lecteur découvre avec la plus grande netteté la démarche de Jacques Le Brun. Il y apprendra les généalogies sociales des discours spirituels de l'époque moderne, mais plus encore se lit une prise de position quant à la manière de penser le religieux. Comme dans ses maîtres-livres antérieurs, *Le pur amour. De Platon à Lacan* (Éditions du Seuil, 2002) et *Le pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire* (Gallimard, 2009), Jacques Le Brun s'attache dans le premier titre à saisir des figures, à élaborer leur agencement les unes par rapport aux autres : « La figure est une construction de l'esprit, une construction "fictive", et toujours énigmatique, qui à la fois cache et montre, ou dit, une vérité ». En suivant au fil du temps ces « configurations », leurs modifications « permettent de construire et rétrospectivement de révéler une histoire ». De la part de celui qui consacra sa vie à l'étude de la spiritualité moderne, enracinée dans le labeur de l'édition critique comme dans le champ psychanalytique, on attendait donc de lire quelle histoire des figures de Jésus-Christ au xvii^e siècle Le Brun pouvait écrire.
- 2 Se refusant toujours à la synthèse, que lui seul pourtant aurait eu les moyens de risquer, en indiquant au mieux ce qu'il faudrait entreprendre (une étude de la notion de gloire au xvii^e siècle, comme y invite par exemple une note), Jacques Le Brun réunit

des enquêtes dont le projet remonte aux années 1970. Tous déjà publiés dans des revues, ces chapitres forment pourtant un tout sans rien perdre du caractère toujours partiel de ces figures, du sens qui en apparaît, après coup, par leur rapprochement avec d'autres figures qu'elles complètent, modifient ou contredisent. Ainsi de l'Enfant-Jésus qui n'est pas le même chez Bérulle que chez Madame Guyon, pas plus que les raisons de l'Incarnation ne se retrouvent identiques chez Malebranche et Fénelon. Mais loin d'écrire une histoire des doctrines, ou même des pratiques, Le Brun tente de reconstituer la variété des pensées et des affects des fidèles, sans les soumettre à la théologie ni moins encore à les englober sous l'étiquette de religion populaire. Les érudits comme les simples trouvent droit de cité dans ces reconfigurations. Mais plus encore qu'à une reconstitution, Jacques Le Brun apercevait dans ce travail des figures aux marges des mutations modernes du catholicisme, ou sur ses lignes de faille.

- 3 Pour que ces figures aient joué un rôle effectif, il fallait, rappelle l'auteur, que leur tradition, liturgique et dévotionnelle, s'appuie sur des groupes sociaux structurés auxquels ces pratiques donnaient en retour consistance. Ainsi de la dévotion à l'Enfant-Jésus, étudiée dans un premier chapitre, ou de la dévotion au Sacré-Cœur qui, ni l'une ni l'autre, ne peuvent être réduites à une seule signification. Avant d'être une figure de l'attendrissement, comme elle le devint à la fin du siècle, le Christ Enfant représentait, à la suite de Bérulle, dans l'abaissement de sa naissance l'abjection volontaire de sa mort en croix. Ces figures, abondamment déployées dans les traités spirituels et les prédications, se joignaient à des pratiques sociales et permirent aux dévots de se porter aux marges de la société en organisant des écoles pour les enfants pauvres. La généalogie sociopolitique que propose Le Brun de la dévotion au Sacré-Cœur, sans négliger ses origines dans la dévotion médiévale, ne se contente pas d'en révéler des sources dans des pratiques juridiques françaises (la « réparation d'honneur » qu'un souverain pouvait publiquement exiger de ses sujets déloyaux). Il montre surtout comment au moment où surgit cette dévotion, qui tente par ses moyens sacrificiels de vouloir *sauver* une société par l'alliance de l'ordre politique et de l'ordre religieux, celle-ci est déjà anachronique. La raison d'État de Louis XIV ignore tout de ce qui se tramait dans le cœur de Marguerite-Marie Alacoque dans la fin des années 1680, à la différence de ce que Anne d'Autriche et Louis XIII avaient tenté quelques cinquante années plus tôt.
- 4 À la lecture de ces chapitres, le lecteur découvre ce qui anime la démarche de Jacques Le Brun. L'attention au jeu de ces figures fait surgir une interrogation fondamentale, exposée dans deux chapitres remarquables : « “Jésus-Christ n'a jamais ri”. Analyse d'un raisonnement théologique » et « Esthétique et christologie au xvii^e siècle ». Le Brun se refuse d'écrire une page d'histoire de la théologie, mais il analyse un mode de raisonnement au sein de la configuration institutionnelle d'une discipline, la théologie, elle-même tendue entre érudition critique et exigence d'orthodoxie. Comment les textes et les faits s'articulent-ils, ou comment, en l'absence de références textuelles, un « fait » ne s'impose que par idéologie, Jésus étant réputé n'avoir pas ri simplement parce qu'il est écrit qu'il a pleuré ? À même la démonstration historique, Le Brun récuse le raisonnement théologique. Le quatrième chapitre, qui donne son titre au recueil, déjoue ce même type de « mécanisme intellectuel », à propos des images du Christ, en particulier des suaires qui se multiplient à l'époque moderne, tout en transformant ce qu'ils étaient au Moyen Âge, linge sans figure, sans traces : « le suaire *doit* au xvi^e siècle

avoir une image, les preuves (preuves “historiques” ou miracles) établissent l’authenticité de l’image ».

- 5 Le « Christ imaginaire » est bien dès lors la notion centrale qui organise le livre de Jacques Le Brun. Présentant sa démarche, alors qu’elle prenait corps dans les années 1970, l’auteur précise : « Ce que nous disons “imaginaire”, et pourrait aussi se dire “imaginé” ». Le projet de recherche, expose alors Jacques Le Brun, « s’orientait donc vers l’étude des “figures” de Jésus-Christ, lui-même seule “Image du Dieu invisible” », en se référant ici à l’apôtre Paul. Si la notion de figure a été effectivement centrale dans les travaux de Le Brun sur le « pur amour » et l’abdication, elle trouve dans ce livre son noyau. Il y a dans le christianisme une nécessité interne de la figuration, une esthétique intrinsèque. Le projet, loin de s’approcher des raisons théologiques de cette nécessité, rappelée dans l’introduction, est plutôt de substituer à l’interprétation théologique, constamment écartée au fil des pages, une lecture que *Dieu, un pur rien* (Éditions du Seuil, 2019) a établie, et sur laquelle revient *La chapelle de la rue Blomet*, autre publication posthume au statut bien différent, nous le verrons.
- 6 La prolifération des images « compense par l’ostension le caractère essentiellement “caché” de la présence christique ». Jacques Le Brun poursuit : « Dans le cas du désir de voir l’hostie comme dans celui des portraits imaginaires, il y a un même désir de dénier l’absence » (p. 100), absence du Christ, et non pas l’invisibilité de Dieu. Le chapitre 7 devient alors essentiel à l’économie de l’ouvrage. Il est consacré à une histoire de l’interprétation des « Pèlerins d’Emmaüs », qui est scène de sa disparition aux yeux desdits pèlerins plutôt que celle de son apparition après sa Résurrection. Jacques Le Brun s’arrête au « reste » du récit évangélique qui ne peut se réduire à l’institution du sacrement – donné par la théologie moderne comme le « réel » de ce tableau –, « le vide central du récit », le silence du Christ quant à ce qu’il expliquait lui-même à ces disciples auxquels il apparut avant de disparaître. Ce reste, affirme l’auteur, est une « mélancolie de l’interprète » (p. 184) qui seule résisterait à l’interprétation orthodoxe, mais idéologique, de cette scène comme institution de l’eucharistie. Le dernier chapitre apportera un nouvel éclairage à ce qu’on pourrait appeler la réduction mélancolique du christianisme dont l’ensemble de l’œuvre de Jacques Le Brun est l’entreprise. Dans le débat qui affronte Malebranche à Fénelon, à propos des raisons de l’Incarnation, Le Brun conclut en laissant entrevoir ce qui le retint dans la position de Fénelon : « affronter en son corps et son esprit le surhumain devoir de subir le désespoir, l’absence de toute récompense, même céleste » (p. 205).
- 7 Lire aujourd’hui l’œuvre érudite et féconde de Jacques Le Brun peut-elle s’autoriser de l’apostille qu’est *La chapelle de la rue Blomet* ?, « une autobiographie étrange, de laquelle le je est absent ». Il ne viendra à l’idée de personne de nier le caractère autobiographique – et saisissant – de ce bref récit, ou plutôt de ces souvenirs « construits et organisés » en « images et en discours, en nouvelles pensées où se retrouvent ou se créent les pensées de jadis ». Là de nouveau, des « configurations », qui ne suivent pas le fil du temps, mais où sont données à lire les « altérations du corps qu’imposent maladies ou accidents », lignes de faille d’une existence, reconnaissance d’une généalogie qui a « pour condition la mort de ce passé qu’incessamment elle construit ». Certes est le compagnon discret de l’écriture de cette histoire, fécondée moins peut-être par l’Absence que par la négativité.
- 8 Peut-on pour autant lire l’œuvre de Jacques Le Brun en faisant de ce texte ultime un fondement qui serait ici enfin révélé ? Difficile de répondre par l’affirmative sans

contredire son travail. N'a-t-il pas toujours nié qu'une écriture serait liée à une expérience qui la précéderait, comme si, dénonçait-il constamment, des faits pouvaient être rejoints par-delà un texte, préférant affirmer que l'écriture était l'expérience ?

- 9 Les scènes écrites, plutôt que rapportées donc, dans la *Chapelle* sont la configuration d'une posture où Dieu se donne à penser dans la négativité. Au départ, donc, ceci : en levant les yeux sur l'hostie pendant que les autres fidèles inclinent la tête, l'enfant voit... rien. Ce « rien » ne fut pas destructeur, mais « la négation qui serait constructive d'une pensée et d'une vie ». On se retiendra donc de penser que l'expérience d'un enfant se donne comme le fondement d'une science. Mais il nous semble que Le Brun livre, avec la pudeur qui fut toujours la sienne, son angle de vue. Dieu ne peut pas relever de la foi mais seulement de la pensée sans pour autant pouvoir être constitué en objet de savoir du fait même de sa négativité. Cela, pour l'auteur, excluait par principe la théologie, dans sa démarche et ses présupposés, alors même qu'il en relisait les concepts, ou, serait-il plus précis de dire, qu'il n'en retenait que les limites, à la fois comme marges et négation.
- 10 Nul doute que la pensée de Jacques Le Brun soit athéologique, et non pas athée – comme il le précisait lui-même, non pour concéder qu'il croyait, cette posture étant écartée a priori, ou que Dieu était posé comme être. *La chapelle de la rue Blomet* ne raconte pas un événement qui aurait décidé d'une conviction – Dieu n'existe pas ; je ne crois pas en Dieu – mais un *modus sciendi*, une science qui se voulait déliée de tout *je* et d'un quelconque lien à Dieu, pensée a-religieuse. De ce fait, Le Brun, interlocuteur irréductible, apparaîtra-t-il comme un moment singulier de l'histoire religieuse en France de la seconde moitié du xx^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Car si elle se situe sur le terrain de l'histoire, et avec quelle maestria, son œuvre relève littéralement d'un parti pris – cela dit sans acrimonie –, celui de ne vouloir savoir de Dieu que le néant. Difficile de clore le débat, même à titre posthume.